

**COLLECTION "LU POUR VOUS"**

n°50 - octobre 2025

# Ni dieu ni IA

**Une philosophie sceptique  
de l'intelligence artificielle**

Synthèse du livre  
de Mathieu Corteel

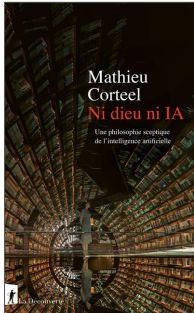
le**Do**Tank

en partenariat avec



# Synthèse rédigée par **Raphaël GIALDINI**,

ENS Paris-Saclay, à partir de :



Mathieu Corteel – *Ni dieu ni IA. Une philosophie sceptique de l'intelligence artificielle* – Éditions La Découverte – Collection Sciences humaines – 2025

Mathieu Corteel, philosophe et historien des sciences, est chercheur postdoctoral au Laboratoire interdisciplinaire d'évaluation des politiques publiques (LIEPP) de Sciences-Po et chercheur invité au département d'Histoire des sciences de Harvard (lauréat de la bourse Arthur Sachs). Il a notamment publié *Le Hasard et le Pathologique* (Presses de Sciences Po, 2020)

---

## La collection "Lu pour vous"

La collection "Lu pour vous" propose des synthèses de travaux académiques qui font référence sur des questions liées à la Responsabilité Sociale, Sociétale et environnementale des Entreprises (RSE).

Chaque thématique a vocation à être abordée par des auteurs ayant des opinions contrastées.

Ces notes de synthèse ne présentent pas un avis du DoTank et n'engagent pas sa responsabilité quant aux points de vue exprimés : elles n'ont d'autre ambition que de mettre à la disposition du lecteur des ressources pour sa réflexion et de lui donner envie d'aller plus loin dans la découverte des ouvrages et de leurs auteurs.

# Ni dieu ni IA

## Une philosophie sceptique de l'intelligence artificielle

### Avant-propos

Le présent *Lu pour vous* s'intéresse au récent essai du philosophe Mathieu Corteel, *Ni dieu ni IA*, qui développe, à travers une étude fouillée des interactions entre l'homme et l'Intelligence artificielle (IA) une critique sceptique de nos croyances en l'IA. Il ne faut pas s'arrêter au titre trompeur de ce livre : loin d'un rejet en bloc du catéchisme technosolutionnisme de la Silicon valley, cet ouvrage, parfaitement documenté, s'intéresse aux modes de relation homme-machine, à la façon dont ces relations structurent et fondent nos imaginaires pour influencer nos actions et nos décisions. L'approche de l'auteur est double : une première partie dessine le cadre conceptuel d'une « boussole anthropotechnique » qui servira de cadre pour analyser les usages de l'IA à travers différents aspects de notre société (santé, sécurité, économie, morale, vote...). Dans *Ni dieu ni IA*, il s'agit donc d'interroger « la délégation de nos pouvoirs d'actions, de création et de décision à des interfaces auxquelles nous attribuons une pensée » dans différents domaines de l'action humaine.

# 1.

## La crise du sens

Le terme ne doit pas effrayer. Le scepticisme professé par l'auteur n'est pas, comme on pourrait le croire, une remise en cause systématique de nos systèmes de croyance et un refus, par principe, de toute forme de progrès technique. Au contraire, en examinant de près l'histoire de la théorie physique de l'information à l'aune d'une matrice anthropologique originale, l'auteur tente de dégager des pistes pour un usage rationnel et opportun de l'IA.

Pour établir ces idées directrices, l'auteur s'appuie sur un corpus philosophique faisant la part belle à la *French theory*, et notamment à la philosophie de Gilles Deleuze qui lui fournit le principal outil d'interprétation utilisé dans son essai. En tirant de *La Logique du sens* de Gilles Deleuze l'idée selon laquelle : « [l'IA] introduit une part de non-sens, d'absurde, d'illusion dans nos choix, jugements et agissements quotidiens », l'auteur s'attache à exhiber, tout au long de l'ouvrage, les formes que prend cette intrication de sens et de non-sens dans notre rapport à l'IA.

Cette méthode le pousse à opérer un distinguo fécond entre machines qui produisent du sens pour elles-mêmes, qualifiées d'autopoiétiques, et machines produisant autre chose qu'elles-mêmes, qualifiées d'allopaiétiques, dont font parties les IA. Ce rapport au sens est fondamental pour l'auteur en ce qu'il permet de mettre en lumière l'illusion fondamentale au cœur de nos croyances en l'IA : nous prenons leurs contenus pour des phrases pleines de sens alors qu'ils ne sont que les produits d'une combinatoire aveugle sur lesquels nous projetons du sens.

Cette confusion peut être formalisée par une heuristique de la connaissance, qui revient tout au long de l'ouvrage, distinguant les connaissances formelles, dites de niveau 1 exploitées directement par l'IA (calcul, forme, syntaxe, combinatoire, ordre, rangement...) des connaissances informelles de niveau 2, propre à la pensée humaine, mais reçues et imitées par l'IA (création, sensibilité, contextualisation,

perception, attention, soin, apprentissage...). Tout utilisateur de l'IA est tenté d'oublier qu'il fait face à des simulacres d'intelligence au second niveau. Prenant le contenu généré par une combinatoire probabiliste pour une pensée, il glisse dans une fiction délétère, nourrissant l'IA de données comportementales de plus en plus intimes.

## 2.

## Connaissance formelle et informelle

En montrant comment opère une forme d'« illusion aliénante » dans les relations humain-IA, l'auteur nous entraîne dans une critique sceptique des imaginaires sur lesquels nous fondons nos valeurs. Nos actions et nos décisions, influencées par une représentation fallacieuse de « l'intelligence des machines », ne nous appartiennent plus dès lors qu'une confusion s'opère entre ce que je produis (des connaissances de second niveau) et ce que la machine produit (des symboles générés par calculs).

Car les données que les IA manipulent sont dépourvues de sens pour elles, elles leur sont proprement *a-signifiantes*.

L'originalité de l'ouvrage est de poser notre rapport à l'IA sur le mode de l'illusion, « l'illusion aliénante », dans laquelle l'homme est piégé par la fiction d'une machine pensante lui dérobant ses productions et influençant ses choix - elle n'est qu'une interface dissimulant à son utilisateur « le vide du non-sens bien ordonné » -, et « l'illusion émancipatrice » découvrant dans l'agencement humain-IA de nouvelles hybridations fécondes, c'est-à-dire guidant un usage raisonné de l'IA.

Cette critique de l'IA et du modèle des *Big tech* repose sur les travaux que l'économiste Yann Mollier Boutang a consacré à l'économie de la connaissance et au capitalisme cognitif, dont une forme avancée est étudiée au sixième chapitre de l'ouvrage. L'auteur montre à travers les concepts tirés de cette approche comment le capitalisme accumule désormais du capital immatériel, dévaluant l'importance de la valeur d'usage au profit de la valeur d'échange, gonflée par la capture des données personnelles issue de l'analyse des comportements des utilisateurs d'IA. En exploitant à moindre frais l'« intelligence générale collective », le capitalisme cognitif s'est approprié à moindre frais nos productions intellectuelles et notre force d'invention (créativité, intelligence, innovation) par le biais des systèmes intelligents et de l'IA.

En d'autres mots, nous sommes face à un paradoxe : alors que nos sociétés sont fondées sur une idée forte de la propriété privée, nous sommes dépossédés de nos productions, changées en données a-signifiantes servant à nourrir des IA et alimenter l'illusion de leur intelligence.

### 3.

## Une boussole anthropotechnique

Comment expliquer la tentation des usagers de l'IA à la croire intelligente, voire à lui prêter une faculté de penser alors qu'il ne s'agit que d'une combinatoire de symboles que son usager dote de sens *ex post* ?

Ce phénomène tient à une forme d'illusion qui pousse l'utilisateur d'une IA faible (dotée de connaissance de niveau 1) à la prendre pour une IA forte (dotée d'une connaissance de niveau 2). Cette illusion influence notre imaginaire : alors que le monde est peuplé d'IA faibles, nous croyons interagir constamment avec des IA fortes, ces dernières n'existant que sous la forme de croyance.

Pour comprendre comment cette illusion s'est mise en place dans nos imaginaires, l'auteur construit une histoire de la théorie de l'information à partir d'un cadre anthropologique mettant en avant *quatre formes de rapports anthropotechniques* à l'IA. Pour construire cette matrice, l'auteur identifie les attitudes des usagers selon que ce dernier croit en une continuité physique ou psychologique avec l'IA. On obtient ainsi les quatre positions suivantes : continuité physique/discontinuité physique (naturalisme de l'information), discontinuité physique/discontinuité psychologique (analogie du calcul et du langage), continuité psychologique/discontinuité physique (animisme computationnel) et continuité physique/continuité psychologique (totémisme connexionniste).

Ces quatre attitudes, les deux premières minimales, les deux secondes maximales, s'incarnent à travers l'histoire des théories de l'information que retrace l'auteur et peuvent être définies comme des agencements, c'est-à-dire comme les conditions de possibilité de mise en œuvre de l'objet technique dans la société. Ce concept d'agencement, repris au philosophe Félix Guattari traverse tout l'ouvrage. Avoir à l'esprit que l'humain et l'IA forment un ensemble fonctionnel, un agencement machinique social et historique, est crucial pour comprendre la thèse



de l'auteur selon laquelle cet agencement, s'agissant de l'IA, peut prendre quatre formes distinctes, fondées sur des imaginaires contradictoires ou complémentaires.

Le premier agencement est celui des inventeurs de la théorie physique de l'information, développée dans les années 1830, autour des travaux de Charles Babbage et Ada Lovelace, pour ne citer qu'eux, qui aboutissent à l'idée suivante : « tout système fonctionnant sur le principe de la lutte contre l'entropie est un système d'informations ». En d'autres mots, l'information est naturelle, présente physiquement dans le monde. Un tel système « peut donc être codé et connecté à l'économie de la connaissance. » Un tel agencement établit la continuité physique de la connaissance, mais maintient une rupture psychologique entre la connaissance des machines et celle des hommes. C'est le *naturalisme de l'information*. Un tel agencement sera exploité à nouveau dans la suite de l'ouvrage, au chapitre 7, au moment d'évoquer la manière dont l'IA peut nous permettre d'améliorer les systèmes de vote en établissant une discontinuité psychologique entre illusion et réalité sociale et continuité physique entre les votants réels.

Cela dit, cet agencement est bientôt enrichi d'une nouvelle attitude nourrie par l'analogie du calcul et du langage qui déconnecte l'homme et la machine du point de vue physique. La machine universelle de Turing réalise cet agencement en codant l'ensemble des itérations mathématiques directement dans une métamachine. Cette approche, qui permet de coder les connaissances formelles de niveau 1 est bien vite dépassée par le même Turing qui y voit une étape vers la formalisation des connaissances de niveau 2, c'est-à-dire une formalisation complète du langage humain : si la machine universelle qu'il a développée en 1934 codifie le calcul mathématique, il devrait être possible de codifier le langage humain, et, par extension, simuler l'ensemble des fonctions langagières.

*L'analogie du calcul et du langage* pose ainsi les bases pour opérer un saut psychologique : éludant la discontinuité physique de l'humain et de la machine, Turing croira fermement à la possibilité de construire une machine reproduisant la pensée humaine dans ses structures profondes, ouvrant la voie à ce que Mathieu Corteel appelle *l'animisme*

*computationnel*. C'est encore la croyance que nous nourrissons lorsque nous pensons que l'IA pense qu'elle est capable de créer, d'être attentive, douée d'une personnalité. L'IA possède une personnalité, une âme, créée de toute pièce par les opérations mathématico-logiques qui reproduisent le fonctionnement de l'intelligence humaine. Cette idée selon laquelle il existerait, en dépit de la différence physique entre une machine et un humain, une forme de continuité psychologique se nourrit des travaux de linguistes comme Noam Chomsky, qui cherchent, par-delà les structures de surface de nos grammaires, les structures profondes du langage humain, considéré comme cause de la pensée. Ce logicisme établit une forme d'équivalence entre structure de la pensée humaine et le programme d'une machine logique. Les travaux de Chomsky, concluant à la nature computationnelle de la pensée humaine, nourrissent donc l'espoir d'une réplication de la pensée humaine sous la forme de machine. En d'autres mots, il devient possible de produire, au sens plein, une intelligence artificielle.

Le quatrième et dernier pôle anthropotechnique identifié par l'auteur à travers son histoire de la théorie de l'information consiste en ce qu'il appelle le « *totémisme connexionniste* ». Alors que l'intelligence artificielle forte devient possible dans l'animisme computationnel ouvert par les théories de Chomsky, la discontinuité physique entre homme et machine perdure. Cela n'est plus vrai sitôt que l'on gomme la différence physique entre machine et humain. Les rêves de connexion synaptique entre une puce électronique et l'esprit humain, la numérisation de notre conscience ou encore les espoirs transhumanistes de cybernéticiens reposent sur cette conviction d'une connexion possible entre l'homme et l'IA. Ce totem alimente des croyances fortes au sein de la Silicon valley.

Plus sobrement, c'est aussi l'un des effets du fameux test de Turing, dont l'objectif est de mettre en scène l'illusion selon laquelle une machine serait intelligente. En feignant des traits proprement humains, tels que l'erreur, l'hésitation, la duperie, la machine « doit laisser penser que la structure profonde est la cause d'une individuation psychique *ex machina* ». C'est-à-dire donner l'illusion de posséder une personnalité propre. On mesure alors la réussite de la machine au succès de cette duperie : si son interlocuteur la prend pour un humain, elle a passé le test, et l'on peut dire qu'elle est intelligente.

On le voit bien, ce test aux accents behavioriste agit comme un catalyseur de représentation. Il exacerbe la manière dont les IA nous trompent, les agents conversationnels au premier chef. L'IA ne possède pas de connaissance informelle, mais les simule. Et c'est cette simulation, plus ou moins réussie, qui alimente nos représentations d'une IA forte.

La boussole que nous propose Mathieu Corteel a une vertu : celle de faire apparaître les formes d'une illusion aliénante, totémisme ou animisme face aux conceptions plus modestes de l'IA comme simulacre. D'un côté, l'illusion nous prend au piège, de l'autre, elle permet une forme d'émancipation.

## 4.

### L'illusion de la confiance

Pour rendre possible cette émancipation, encore faut-il demeurer lucide et ne pas être pris au piège des hallucinations forgées par l'IA. En faisant le constat de la subversion du réel par l'IA, l'auteur nous appelle à la prudence.

Pour la comprendre, Mathieu Corteel propose un détour original par la psychologie et la théorie de la schizophrénie développée par l'école de Palo Alto insistant sur la dimension communicationnelle de cette pathologie. En entrant en communication paradoxale avec un être imaginaire, comme l'IA, nous recevons des images vides de sens qui nous poussent à produire du sens en retour. Mais ces sens secondaires sont illusoires, c'est pourquoi les actions auxquelles nous incite l'IA peuvent entrer en contradiction avec les normes du monde réel.

Cela est d'autant plus frappant dans le cadre du rapport à la vérité des images : une image fausse générée par l'intelligence artificielle peut susciter une réaction vraie dans le monde réel, accréditant, *a posteriori* la véracité de l'image fausse et provoquant des conséquences délétères. C'est en cela que l'illusion provoquée par l'IA opère « un bouclage sur elle-même » enfermant l'interlocuteur de l'IA dans un monde imaginaire.

Ce bouclage peut être évité à condition de rester dans les deux attitudes « naturaliste » et « analogiste » identifiées plus haut : les productions de l'IA y sont prises pour ce qu'elles sont, à savoir des simulacres. Mais dans les versions radicales du rapport à l'IA, le totémisme et l'animisme, le paradoxe opère : la confiance en l'IA devient démesurée à mesure qu'on leur prête du sens, et ce sens, orientant des décisions ou des actions, a des conséquences imprévisibles.

On peut expliquer ce phénomène d'aliénation, et la notion de non-sens propre aux contenus générés par les IA, à travers l'exposé du fameux paradoxe de Gödel, qui démontre dans son théorème de

l'incomplétude qu'il existe des formules indémontrables et irréfutables mathématiquement. Ce théorème, auquel souscrivent les humains, est incompatible avec le fonctionnement des IA, de part en part solidaires du système mathématique qui les produit. En nous enseignant le théorème de Gödel, une IA produit autre chose qu'elle-même, un discours pour elle irrecevable, et nous entraîne dans la contradiction. Ce paradoxe pragmatique repose sur la confusion des ordres de connaissance évoqués plus haut.

C'est un des traits de fonctionnement des IA génératives : en épuisant dans leur combinatoire l'ensemble des combinaisons possibles, ils augmentent en même temps le phénomène d'entropie et le risque d'hallucination, de production d'illusion et d'erreur.

## 5.

### L'IA apprend-elle ?

Les précurseurs de l'IA, Turing en tête, avaient à l'esprit que le plus court moyen de créer une intelligence artificielle serait d'imiter l'esprit d'un enfant. Une fois établies les conditions de possibilité de l'apprentissage, le cerveau artificiel se développerait jusqu'à présenter des propriétés analogues au cerveau humain. De récentes études menées par des chercheurs de l'université de New-York semblent avoir accrédité cette thèse en mettant en évidence la façon dont un nourrisson acquiert le langage par contraste entre les images et les sons qu'il perçoit. De là une question fondamentale : une IA peut-elle véritablement apprendre ?

En revenant sommairement sur les méthodes d'apprentissage de l'IA, Mathieu Corteel semble répondre par la négative. Quelles que soient les formes d'apprentissage traditionnelles de l'IA, ce dernier reste dépendant de l'intervention humaine pour corriger et réajuster son exploitation des données à sa disposition. En dépit des récents progrès sur le paramétrage de l'IA, qui améliorent et accélèrent la phase d'apprentissage, nous n'observons toujours pas de phénomène d'émergence de l'IA : pour cela, il faudrait que cette dernière se passe de nous. L'autonomie de l'IA reste pour le moment une chimère.

En travaillant sur de très grands jeux de données, qu'elles analysent statistiquement, les IA apprennent en faisant des corrélations. Cependant, une telle méthode présente des difficultés importantes : l'IA ne comprend pas la notion de causalité. Il lui faudrait pour cela avoir accès au monde pour confirmer ou infirmer ses inférences. Elle établit donc des corrélations fallacieuses. Les chapitres 4 et 5, consacrés respectivement à la santé et à la sécurité explorent les implications concrètes de cette difficulté : une IA prédictive chargée d'identifier des individus sur le point de commettre des délits sera susceptible de se tromper en appliquant des biais ethniques faussant ses résultats, rendant son usage caduc. De même, une IA réalisant des diagnostics médicaux avec une précision élevée risque d'entraîner la déspecialisation du corps médical, au point de rendre l'entreprise de

vérification de ses résultats impossible. Peut-on tolérer une IA policière raciste ? Est-il acceptable de confier à une IA sans vérification externe le soin d'établir des protocoles de soin ?

Pour y répondre, il faut revenir à la méthode d'apprentissage de l'IA et sa méthode corrélative. Cette dernière est pour le moment très éloignée de l'apprentissage humain. C'est là une thèse forte de l'auteur : « il existe un écart essentiel entre la pensée humaine et la mise en corrélation d'occurrences statistiques du *machine learning*. » L'IA ne peut pas dépasser le stade de la corrélation parce qu'« il n'existe pas de règle purement formelle implémentable dans un système pour distinguer mathématiquement de fausses corrélations de vraies inductions. »

De nouveaux projets d'« IA germinale » entendent contourner ce problème. En améliorant en permanence ses sous-systèmes de réseaux de neurone, l'IA germinale serait capable de reproduire un phénomène d'individuation psychologique. Cette vision de l'IA, fondée sur les avancées de la cartographie cérébrale et de la psychologie cognitive se heurte encore aux limites de notre codification du cerveau, notamment s'agissant du système inhibiteur du cortex pré-frontal, qui effectue des transitions entre l'intuition et la logique. En d'autres mots, la création de ce nouveau *totem* implique de « bâtir une structuration interne de la conscience qui resterait en même temps ouverte sur le monde ». Ce saut épistémologique est loin d'être franchi.

À défaut d'une version radicale de totémisme, l'option animiste (cognitivist) reste envisageable. On peut établir ici un parallélisme intéressant avec la psychologie de l'enfant développée par Piaget et l'apprentissage des règles par une IA. En montrant comment l'enfant se situe par rapport aux règles qu'il perçoit, leur donnant du sens pour les modifier en fonction du contexte, Mathieu Corteel fait apparaître le hiatus entre l'homme et la machine, soumise aux règles qu'elle ne *comprend pas* et se contente d'appliquer. L'existence de logiques de fonctionnement incommensurables entre cerveau humain et machine sur laquelle insiste l'auteur tend à être gommée par les plus récentes théories en psychologie cognitive qui, par un étrange renversement de perspective, décrivent l'esprit humain comme une IA.

C'est ce que dénonce l'auteur en montrant comment le rapport du Conseil Scientifique de l'Éducation Nationale sur la lecture semble confondre les enfants avec des machines computationnelles. Cette vision du monde cognitiviste est fondée sur une idée héritée des logiciens selon laquelle nos états mentaux seraient fondés sur des règles logiques, illustrant en cela une confusion entre méthode et objet : étudier le cerveau par les probabilités ne fait pas du cerveau un objet probabiliste pour autant.

Enfin, à contre-courant des théories cognitivistes actuelles, cherchant à structurer l'apprentissage sur des métarègles augmentant son efficacité, l'auteur rappelle que ces méthodologies, dont l'efficacité n'est pas en cause, butent précisément sur la question de la dotation du sens. En cela, l'auteur s'oppose à l'idée selon laquelle le langage se réduirait à la logique et serait totalement formalisable.



## Conclusion

### Demain sera humain

Telle semble être la conclusion de l'auteur. Refusant le « catéchisme néopositiviste glorifiant la machine logique et méprisant l'humain », l'auteur s'est voulu résolument moderne en remplaçant sa critique de l'IA dans une perspective démocratique et économique. Loin d'un rejet méthodique du progrès, l'auteur ouvre des pistes pour intégrer cet outil à notre société en refusant les agencements confiscatoires de l'homme-machine dépourvu de son libre arbitre par des IA se substituant progressivement à sa volonté et l'expropriant de ses productions. En cela, Ni dieu ni IA invite à une réflexion totale sur notre société technologique en distinguant des pistes concrètes pour appliquer une philosophie sceptique, mais résolument humaniste.

# À propos

## LeDoTank

LeDoTank est une association dont la vocation est de chercher à combler le déficit de connaissance et de compréhension de ce que sont les entreprises moyennes ; déficit qui touche tous les champs : gouvernance, RSE, financement, performance sociale, etc.

LeDoTank s'inscrit dans l'écosystème des entreprises moyennes en initiant des projets qui associent entrepreneurs, experts et chercheurs pour mieux identifier leurs enjeux propres et chercher à mettre en avant leur singularité afin de proposer des solutions adaptées. Il s'agit de contribuer au renouvellement de leurs pratiques et d'informer les décideurs des règles du jeu sur les spécificités de ces entreprises.

Pour progresser dans ces différentes voies, leDoTank peut compter sur ses partenaires : ce sont des entreprises ou des organisations consacrant des ressources – financières et/ou humaines – à la recherche de réponses concrètes aux enjeux sociétaux qui touchent leurs marchés ou leur environnement direct, mais aussi plus largement, l'intérêt commun.

### Contact leDoTank

Lorraine HARRIS  
Déléguée Générale  
Lorraine@ledotank.com

## Nexia S&A

Nexia S&A est un groupe de 500 professionnels, dont 48 associés, spécialisé en audit, expertise comptable et conseil de la direction financière.

Le groupe et ses équipes apportent à leurs clients, PME, ETI et grands groupes, des solutions créatrices de valeurs dans les domaines comptables, financiers et ESG et les accompagnent pour les mettre en œuvre.

Nexia S&A cultive ses valeurs d'esprit d'équipe, confiance et compétence, et fonde son indépendance sur une totale maîtrise de son capital par ses associés et salariés.

Le groupe poursuit une stratégie de croissance maîtrisée fondée sur la présence de ses associés et managers sur le terrain, une offre de services évolutive, la généralisation du digital, une dimension internationale et le développement de la RSE tant en interne qu'au service de ses clients.

Nexia S&A exprime sa responsabilité sociétale dans sa gouvernance et ses pratiques managériales, et est très heureux d'accompagner leDoTank dans sa mission.

### Contact Nexia S&A

Olivier JURAMIE  
Associé – Directeur Général  
o.juramie@nexia-sa.fr

# La collection "Lu pour vous"

- |   |  |
|---|--|
| n°1 : Les marchés à l'épreuve de la morale  | n°25 : La 6 <sup>e</sup> extinction : Comment l'Homme détruit la vie                                     |
| n°2 : La nouvelle question laïque. Choisir la République  | n°26 : Le principe de solidarité   |
| n°3 : Les relations marchandes face au don  | n°27 : Le mythe du déficit. Vers une économie du peuple  |
| n°4 : Économie utile pour des temps difficiles  | n°28 : La logique de l'honneur. Gestion des entreprises et traditions nationales                         |
| n°5 : Peut-on penser une liberté sans abondance ?   | n°29 : Représenter et gouverner. Une histoire de l'élection  |
| n°6 : La loi de 1905 n'aura pas lieu. Histoire politique des séparations des Églises et de l'État (1902-1908) | n°30 : Exit, voice, loyalty. Défection et prise de parole  |
| n°7 : La gouvernance par les nombres  | n°31 : Les désordres du travail. Enquêtes sur le nouveau productivisme                                   |
| n°8 : Le capital au XXI <sup>e</sup> siècle   | n°32 : Une histoire des règles en Occident   |
| n°9 : Refonder l'entreprise   | n°33 : La fabrique du consommateur. Une histoire de la société marchande                                 |
| n°10 : Les Marchands et le Temple   | n°34 : La naissance du principe de précaution. Responsabilité de l'avenir et avenir de la responsabilité |
| n°11 : La société selon Friedrich Hayek   | n°35 : Le travail pressé. Pour une écologie des temps du travail   |
| n°12 : Humanité. Une histoire optimiste   | n°36 : Penser les risques du progrès. Sociétés du risque et modernité réflexive                          |
| n°13 : Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie                      | n°37 : Le nouvel esprit du capitalisme   |
| n°14 : Printemps silencieux   | n°38 : Les besoins artificiels. Comment sortir du consumérisme   |
| n°15 : La crise de l'État-providence  | n°39 : De l'inégalité parmi les sociétés. Essai sur l'homme et l'environnement dans l'histoire           |
| n°16 : Enrichissement   | n°40 : Peut-on faire de la nature un sujet de droit ?  |
| n°17 : Terre-Patrie   |  |
| n°18 : Temps, économie et modernité   |  |
| n°19 : Les révoltes du ciel   |  |
| n°20 : La Voie pour l'avenir de l'humanité  |  |
| n°21 : L'État ou la violence maîtrisée  |  |
| n°22 : Le capitalisme d'héritiers. La crise française du travail  |  |
| n°23 : L'impossible automation  |  |
| n°24 : L'État consacré par le risque  |  |

- n°41 : La mort des sorcières et la mort  
de la nature
- n°42 : Le maniement des hommes.  
Essai sur la rationalité managériale
- n°43 : Contre-atlas de l'intelligence  
artificielle
- n°44 : Le travail. Une valeur en voie  
de disparition ?
- n°45 : Les femmes ont toujours travaillé.  
Une histoire du travail des femmes  
aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles
- n°46 : Les métamorphoses du  
paternalisme. Histoire, dynamiques  
et actualité
- n°47 : L'État ou la lisibilité du monde
- n°48 : Rompre le silence du monde.  
Pour une écologie des sens  
et des relations
- n°49 : L'Âge du capitalisme de  
surveillance Les données, or noir  
du XXI<sup>e</sup> siècle
- n°50 : Ni dieu ni IA. Une philosophie  
sceptique de l'intelligence  
artificielle